

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1849 \(19 Juillet - 14 novembre \) : François de retour en France, analyste ou acteur politique ?](#)[Item Val-Richer, Samedi 8 septembre 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

Val-Richer, Samedi 8 septembre 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Circulation épistolaire](#), [Conversation](#), [Politique](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Politique \(Italie\)](#), [Relation François-Dorothee \(Politique\)](#), [Réseau social et politique](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet. □

Présentation

Date 1849-09-08

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

Langue Français

Cote AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 12

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer, 8 Sept 1849 4 heures

La conversation de Morny est curieuse. Mais un seul fait est important : Molé et Thiers entrant au pouvoir. Pour le pays et pour moi-même, par les raisons

patriotiques et par les raisons égoïstes, je le désire. Je suis sûr qu'ils feront beaucoup mieux qu'on ne fait et je doute qu'ils y grandissent beaucoup. M. d'Haussonville, qui vient de me quitter parce qu'il est obligé d'être demain matin, à Paris, croit le fait possible. Pourtant il en doute encore. La lettre du Président à Edgar Ney peut devenir un événement. Elle en est déjà un, car elle ne deviendra un dans toutes les hypothèses. Si le Pape cède, le Gouvernement français prend la responsabilité du gouvernement de Rome et doit rester là, longtemps du moins pour le soutenir, si le Pape ne cède pas, les Français finiront par quitter Rome, et les Autrichiens ou les Napolitains par les y remplacer. Grosse complication. La République française est condamnée à soulever des fardeaux qu'elle ne peut pas porter. Je penche à croire qu'au premier moment le Pape cédera. Que dit le Prince de Metternich de ceci. J'en suis plus curieux que de sa feuille volante. sa petite lettre est spirituelle, et il a raison au fond. Si l'union devait rester dans les limbes là, elle ne serait que ridicule. Je serais bien trompé, si elle n'en sortait pas et ne devenait pas plus précise. Je reçois ce matin même des nouvelles de Piscatory ? " Rien ne se passe ici. Le Président a été vivement reçu dans son dernier voyage. Je ne crois pas cependant qu'il pense, ni qu'on pense pour lui à autre chose que ce qui est. Le pays refait un peu ses affaires; le pays de promène et chasse. Il ne faut pas qu'on le trouble dans cette illusion, et les Conseils généraux eussent été très mal venus à parler révision de la Constitution. Ils parlent impôts. C'est à peu près aussi grave, et peut-être plus dangereux. L[?] fait tout ce qu'il peut dans le Midi de la question des boissons. Il en peut sortir des orages. Vous allez à Broglie. Dites-moi quand. Je voudrais pouvoir m'échapper pour vous y joindre. J'ai beaucoup à vous dire, et bien plus encore à entendre. Il serait même possible que j'eusse un sérieux conseil à vous demander. " Les derniers mots sentent bien le cabinet. Je suis assez porté à croire que Morny a raison sur toutes les personnes. Je ne sais rien de Claremont. Je ne crois pas à l'Italie. Le Roi tiendra toujours à l'Angleterre. Rome n'est pas possible. On serait bien embarrassant à Naples. Il serait plaisant que Palerme fût le lieu de repos. La maison offerte (je dis trop, n'est-ce pas ?) à l'Impératrice. La joie de la Reine d'Angleterre me plait. J'ai objection pourtant à ce ravissement du sans-gêne de la vie privée. C'est aujourd'hui la manie des Rois. Preuve qu'ils ne prennent pas leur métier assez au sérieux, ou qu'ils le trouvent trop lourd. à propos une hut, s'écrit une hutte.

Dimanche 9 - 7 heures

Quand vous reverrez Morny, si mes questions vous arrivent à temps faites-vous dire par lui je vous prie, 1° la statistique de l'Assemblée combien pour chaque parti à son avis ; 2° Quelle est, dans l'intérieur du parti légitimistes la force relative des [?] Berryer en tête et des pointus, MM. Nettement et du Fougères en tête. Je suis curieux de contrôler, par Morny les renseignements qu'on me donne. J'irai à Broglie jeudi prochain 12. Ecrivez moi donc là, après-demain mardi, en réponse à cette lettre ci. Vos lettres m'arriveront le surlendemain comme ici. Au château de Broglie, par Broglie. Eure. Je serai de retour ici au plus tard, le 28 septembre. Adieu, adieu, en attendant la poste. Onze heures Merci de votre longue et intéressante lettre mais ménagez vos yeux. J'en reçois une de Montebello qui est à la campagne. Il vous a déjà dit; je suppose, ce qu'il me dit. Adieu. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Samedi 8 septembre 1849, François

Guizot à Dorothée de Lieven, 1849-09-08

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 24/02/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3110>

Copier

Informations éditoriales

Date précise de la lettre 8 septembre 1849

Heure 4 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Richmond

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/01/2022 Dernière modification le 18/01/2024

Vat. Riches - 8 Sept^r 1849
4 heures

2470

La conversation de Morny est curieuse. Mais un seul fait est important; l'adieu de Thiers entrant au pouvoir. Pour le pape et pour moi-même, par les raisons patriotiques et par les raisons égoïstes, je le desire. Il lui-même qu'il fera beaucoup mieux qu'on ne fait, et je doute qu'il y grandisse beaucoup. M^r Thiers, qui vient de me quitter parce qu'il est obligé d'être demain matin à Paris, croit le fait possible. Pourtant il en doute encore.

La lettre du Président à l'égard ne peut devenir un événement. Elle en est déjà un, car elle en deviendra un dans toutes les hypothèses. Si le Pape cède, le gouvernement Français prend la responsabilité du gouvernement de Rome, et doit rester là, longtemps du moins, pour le soutenir. Si le Pape ne cède pas, les Français finiront par quitter Rome, et les Autrichiens ou les Napolitains par les y remplacer. Grande complication. La République française en est condamnée à soulever des fardeaux qu'elle ne peut pas porter.

Je penche à croire qu'au prochain moment le Pape cédera.

Lui dit le Prince de Metternich de cui? Vous
suis plus curieux que de la feuille volante.

La petite lettre est spirituelle, et il a
raison au fond. Si l'union devait rester dans
les limbes, là, elle ne serait que ridicule. Je
serais bien trompé si elle n'en sortait pas et
ne devenait pas plus précise.

Je reçois ce matin même des nouvelles de
Piscatory: « Rien ne se passa ici. Le
Président a été vivement reçu dans son dernier
voyage. Je ne crois pas cependant qu'il pense, ni
qu'on pense pour lui à autre chose que ce qu'est
le pays, excepté un peu de, affaires; le pays de
promenade et chasse. Il ne faut pas qu'on le
trouble dans cette illusion, ce les Consuls généraux
eussent été très mal venus à parler révision
de la Constitution. Ils parlent impôts; c'est à
peu près aussi grave et peut-être plus
dangereux. L'homme fait tout ce qu'il peut
dans la Méditerranée, de la question des barbares. Il
en peut sortir des orages. Vous allez à
Proglis. Dites-moi quand. Je voudrais pouvoir
m'échapper pour vous y joindre. J'ai beaucoup
à vous dire et bien plus, encore à entendre.
Il serait même possible que j'ausse un
sérieux conseil à vous demander »

Les derniers mots sentent bien le cabinet.
Je suis assez porté à croire que Morny a raison
sur toutes les personnes.

Je ne sais rien de Clarendon. Je ne vois pas
à l'Italie. Le Roi tiendra toujours à l'Angleterre.
Rome n'est pas possible. On doit bien s'implanter
tant à Naples. Il doit plaisant que Salerni
fût le lieu de repos. La maison offerte (je
dis trop, n'est-ce pas?) à l'Impératrice.

La joie de la Reine d'Angleterre me
plaît. J'ai objection pourtant à ce ravissement
des sans-gêne de la vie privée. C'est
aujourd'hui la manie des Rois. Prenez garde
ne prennent pas leurs oncles avec au sérieux,
ou qu'ils le tiennent trop bon.

À propos, une hute s'en est une hute.

Dimanche 9-7 heures.

Quand vous reverrez Morny, si mes questions
vous arrivent à Paris, faites-vous dire par lui
je vous prie 1. la Statistique de l'Assemblée,
combien pour chaque parti, à son avis; 2. l'état
de, dans l'intérieur des partis légitimistes, la
force relative des Bonapartes, Bonapartes en tête, et
des Bonapartes, Morny, Metternich et des Bonapartes
en tête. Je suis curieux de contrôler, par Morny,
les renseignements qu'on me donne.

J'irai à Broglie Jeudi prochain 12. Écris-moi donc là après demain Mardi, en réponse à cette lettre-ci. Vos lettres m'arriveront le surlendemain, comme ici. Au château de Broglie, par Broglie - Eure. Je serai de retour s'il en plus tard le 28 Septembre.

Adieu, adieu, en attendant la poste,
votre hère.

Merci de votre longue et intéressante lettre. Mais ménagez vos yeux. J'en reçois une de Montchello qui est à la campagne. Il vous a déjà dit, j'ai suppose, ce qu'il me dit. Adieu.
Adieu.